

PARAISSANT

TOUS LES

JEUDIS

LE PÈRE COQUARD

ABONNEMENTS

SUSPENDUS

Journal de la rue Ferrandière

Les réclamations et la correspondance doivent être adressées au bureau du journal, Rue Mulet, 2, au 4°.

Nota.—Il n'y a jamais personne.



BOITE : RUE MULET, 2.

LYON, LE 5 OCTOBRE 1865.

Courte Réponse.

Gnafron, qu'il faut maintenant citer en première ligne, et Guignol, dont la gloire commence à s'éclipser, perdent leur temps à dire au *Père Coquard* de sales et plates injures.

Nous continuerons peut-être bien à les plaisanter sur leur sublime, patriotique, vertueuse et mirobolante rédaction.

Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs,

Mais nous les prévenons, une fois pour toutes, que leurs attaques excitent en nous trop de dédain pour que nous soyons blessés.

Nous croyons savoir écrire et nous n'aurions nullement répugné à une discussion loyale et décente, mais une lutte dans la boue !... Nous ne l'acceptons pas.

Qu'on le sache bien, nous n'avons jamais eu l'idée de défendre ce que *Guignol* et *Gnafron* attaquent, mais nous répudions, pour l'honneur de la presse et la dignité du peuple, tout langage trivial et toute personnalité. Il n'est pas temps encore de dévoiler le but que se sont proposé quelques uns des inspireurs de *Guignol* et d'éclairer les ouvriers à cet égard. Ce serait sortir du cadre que la loi nous impose, mais nous devons être compris par nos amis comme par nos ennemis.

JUNUS.

Conversation de M. et M^{me} Coquard.

Le père Coquard. — Eh bien ! poupoule, qu'en dis-tu ?

La mère Coquard. — Ça va bien.

Le père Coquard. — Oui, on m'estime, mais la vogue est toujours pour *Guignol* et *Gnafron*.

La mère Coquard. — Moins que tu ne crois... un reste d'habitude pour quelques-uns ; pour d'autres, l'attente d'un nouveau scandale, mais...

Le père Coquard. — Quoi ! mais...

La mère Coquard. — Ils prévoient un naufrage prochain, et *Gnafron* prépare, comme *Guignol* aussi, des planches pour moyen de sauvetage.

La preuve que le goût public commence à se lasser, c'est que *Cocodès*, ressuscité sous le nom de *Tintamarre*, s'est éclipse après un premier numéro.

Une autre preuve, c'est que *Gnafron* n'est pas de bonne humeur, on le voit à son ton rogue ; *Guignol* a mis de l'eau dans son troix-six. Les amateurs de scandale vont s'en apercevoir, et alors il n'aura plus de raison d'être.

Le père Coquard. — Mais le *Toqué*, journal des songe-creux ?

La mère Coquard. — Jamais journal n'a été mieux nommé ; il fallait être *toqué* pour l'entreprendre, et si les rédacteurs ont rêvé un succès, ils ont bien prouvé par là qu'ils étaient des songe-creux.

Le père Coquard. — Je ne dis pas.

La mère Coquard. — Toi, au contraire, tu reçois de toute part des encouragements, et saches bien que tu as donné le signal de la réaction contre les turpitudes de la guignolomanie. C'est une gloire.

Le père Coquard. — Oui, mais on me reproche que ma lanterne ne donne pas assez de lumière.

La mère Coquard. — Tout vient à point à qui sait attendre. Une simple lanterne ne peut pas dissiper tout à coup d'épaisses ténèbres. Le temps viendra...

Le père Coquard. — Allons, je l'espère, et avant de retourner à *Palerm*, aillons faire notre visite accoutumée.

ERASTE.

Lettre au Père Coquard. (*)

Le 30 avril dernier, paraissait à Lyon le « *Journal de Guignol*, drôlatique, satirique, amphigourique, « cascadeur, fouailler, et gouailler ; épatant, et ébê-
« tant et désopilant, très-peu littéraire et par-dessus
« tout canard. »

Je pense que voilà des titres beaux, élégants, charmants et spirituels ; avec ces titres là on peut aller loin, surtout si le programme est complet et bien rempli. Dans cette officine de rédacteurs tous plus profonds, tous plus malins, tous plus moraux les uns que les autres, la jeunesse trouvera un élément de bonne éducation, des termes élégants ; le philosophe des réflexions profondes, l'homme du monde des expressions choisies, et les gothons des modèles de scandales. Rien ne manque dans cette feuille gouaillieuse ; seulement je trouve maître *Guignol* beaucoup trop modeste ; il annonce que sa feuille est par-dessus tout un honnête canard et très-peu littéraire. Allons donc, voilà par trop de modestie.

Quelle vogue pour ce petit *Guignol* ! C'est à celui qui pourra l'avoir ; c'est à celui qui en racontera les passages les plus saillants ; *Guignol* règne en maître sur la cité ; les uns le comparent au *Charivari*, les autres au *Figaro*. Grand Dieu ! si les rédacteurs de ces charmants journaux savaient avoir de pareils partenaires, qu'ils seraient fiers, qu'ils seraient heureux d'être les émules

(*) Cette lettre devait paraître dans le dernier Numéro. L'espace nous a manqué.

FEUILLETON.

L'ENGRAIS HUMAIN. (*)

C'est de beaucoup le meilleur incontestablement, d'après les plus experts praticiens ; le détritus des plantes et la sécrétion des animaux ne sont point à comparer pour la force vive du principe agissant, avec nos produits personnels répandus en poudre fine à la surface des champs.

Cependant, il y a mieux encore en nous comme fumier fécondant tous les sillons de la vie... Cherchez bien, non

Notre Journal, en publiant cet article, sort peut-être du cadre léger qu'il s'était tracé ; mais nos lecteurs ne manqueront pas de nous en savoir gré, en reconnaissant, sous le voile de l'anonyme, la plume élégante et facile d'un de nos littérateurs les plus distingués.

seulement avec la lanterne de ce brave père Coquard, au coin des rues et dans les basses fosses de nos cités, mais à la lueur pénétrante de la lampe du sage, dans le fond des âmes ténébreuses et au tournant des tortueuses consciences. Oh ! c'est là que git le véritable engrais humain ! celui qui fait pousser les moissons et mûrir les récoltes avec une vigueur et une promptitude sans égale ; j'entends les récoltes aux grappes dorées de la fortune et les moissons aux épis altiers du succès !

La bonne et excellente poudrette que celle par laquelle on arrive ainsi tout naturellement et en se couchant ou en se vautrant soi-même sur son guéret, à s'enrichir et à fructifier en moins de temps qu'il n'en faut pour que, dans le fumier matériel, lèvent les vieilles graines et bourgeonnent les jeunes plans ! Certes, bon et excellent fumage d'immoralité celui-là qui se tire et s'exploite d'homme à homme, du corrompu à l'avili, si l'on ne considère que le but suivi et le résultat obtenu ; mais pouah ! de par l'azur du ciel, quelle horrible odeur il exhale ! — Gare d'ici mes délicats

et vous cœurs qu'un rien soulève ! — Partons vite tête baissée dans notre blanc mouchoir ; et puis, loin de là, le plus loin possible, reprenons en hâte et à libres poumons notre bouffée d'air pur !

Toutefois, bien qu'il nous soit souverainement répugnant de respirer en pareille atmosphère, nous avons tous, n'est-ce pas, assez observé et fort clairement compris les avantages réels et sociaux du procédé d'engrais-culture ?... Hélas ! partout ailleurs, sur le sol de cette vallée de larmes et de sueurs que nous traversons et travaillons, courbés vers la tâche, pauvre journaliers, sans lendemain assuré, que nous sommes ; et nous n'avons, en effet, guère vu réussir ou venir à point la rebelle semence derrière la herse de l'homme, trop fier ou trop niais pour user autrement de ses forces ou de sa substance sauf à piocher et à espérer, — tour à tour remuant la terre et regardant les cieux ! A celui-là, d'ordinaire, tout est hostilité ou mécompte, le soleil comme la pluie, le chaud et le froid, et le calme des nuées et la course des vents : innocent, toujours le premier foudroyé ! noble

et les rivaux des cascadeurs de la ville de Lyon! Honneur à Guignol, à Gnaffron, à Cocodès, à Cogne-mou, à Champ-Vert et à leur suite; car *Guignol*, *Gnaffron* et *le Cocodès* sont de la même fonte.

Tenez, père Coquard, nous sommes peut-être trop difficiles; épluchons un peu la littérature de ces messieurs. Après un mûr examen, peut-être nous rangerons-nous du parti des nombreux admirateurs de cette fameuse, glorieuse, grande, superbe et spirituelle feuille.

Prenons au hasard; qui n'admira ces expressions heureuses:

« N° 1. Z'enfants, faut que je vous parle; j'ai une curieuse nouvelle à vous apprendre; et sans tourner autour du pot, j'entre en matière:

« Depuis si longtemps que je vous chatouille la rate en vous comptant (pour contant) de gandoises, depuis que je favorise vos digestions, depuis si longtemps que ma réputation de loustic a fait le tour du monde rigolo, que donc que j'ai tant gagné, etc., etc,

« N° 2. Dimanche prochain, je vous dirai ça que j'ai detrancanné de delà; ça vous fera fretiller la bazanne et gonfler le gigier.

« N° 6. Oh! miel! z'enfants, le métier que je fais, m'a tout petafiné la cervelle! (je le crois), ma boîte à cornes est trop petite à présent, et ma caboche peut pas entrer dedans. Faudra que je me fasse pottinguer par mon osculape pour n'en guérir (qui peut en douter?).

« N° 7. Enfin, je grimpe dans le gerlot.

Velà-t'y pas les gones que se mettent à crier: Vive Guignol! vive Guignol! C'est ça que m'a chatouillé la rate et le gigier.

« N° 19. Nom d'un rat! ça fait chenusement mon beurre, que je li rebrique. Tiens, vieux, pour ce service, je paie pot ou bien roquille, si t'aimés mieux; et... allons-y.

Voilà ce qui s'appelle écrire élégamment et correctement; décidément ces messieurs deviendront académiciens pour peu que ça dure. Au reste, pourquoi pas? Quand on est si spirituel, et qu'on est capable de donner le calembourg de *quatre linots sciés*, et qu'on a l'honneur d'être porté z'en terre par huit demis-oiseaux. Il est fameux le calembourg!... Sans doute, cette manière d'écrire fera le tour du monde, on l'adoptera dans les maisons d'éducation, dans les pensions, dans les lycées, dans les salons, à l'académie, en un mot, partout.

Je ne vois pas pourquoi on est si pessimiste à l'égard de cette honorable et désopilante feuille. Horace, Juvénal, Boileau, Voltaire, Ed. About, critiques anciens et modernes, pâlaient devant ces fouaillours.

Quels heureux néologismes! détrancanner, escalin, gigier, bazanne, boîte à cornes, (je crois qu'il n'y a de cornu que l'esprit des rédacteurs de ces journaux). Malheureusement quelques réflexions viennent troubler mon enthousiasme.

Premièrement, les partisans de ces journaux amateurs de scandales sont-ils bien lettrés? Ont-ils un goût

bien pur? Je n'oserais trop me prononcer surtout d'après cet axiome des étrangers: Sais-tu nager? Oui. Sais-tu jeter les pierres? Oui. Sais-tu lire? Non. Alors tu es Lyonnais; on dira bientôt: alors tu es guignolomane.

Qui fréquente les établissements où se jouent les scènes de Guignol? les bonnes d'enfants pour amuser leurs marmots, les habitants des barrières, les grands niais désœuvrés, tous gens dont le goût est suspect.

Qui parle le Guignol? ceux qui dans les cafés-caveaux jouent Guignol, gens plus litrés que lettrés; les vieilles du quartier Saint-Georges, sans doute braves femmes, mais à coup sûr peu propres à réformer le langage; les loustics de bas étage; les crânes des faubourgs; à ces derniers surtout l'honneur et la gloire d'enlever avec un véritable tact faubourien ces expressions choisies qui font la réputation des buandières et des marchandes de carpes avantageusement connues sur la place de Lyon, de nos chiffonniers et chiffonnières et de ceux qu'on gratifie du nom gracieux de voyoux; voilà le beau langage dont le charmant et spirituel *Journal de Guignol* est, avec son cher cousin *Gnaffron*, le savant et charmant interprète. Cependant quel noble courage! quels beaux caractères, non dans l'impression du journal, mais dans les personnes de la rédaction!... Voyez ces généreux partenaires, la main sur l'épée, la poitrine découverte, le casque à bas, combattant en plein soleil! Comme ils attendent leurs ennemis sur le champ de bataille! Comme ils rendent leurs noms glorieux!... Quelle noble ardeur dans le sang, quelle grandeur dans l'âme!

Voulez-vous un bel échantillon du caractère distingué de ces génies des ténèbres; voyez *le Cocodès*, l'enfant cadet de cette feuille à scandales, qui, à brûle-pourpoint, sans motif, sans considération pour des personnes qui se sont élevées par l'intelligence et le travail, par le commerce en un mot, attaque une Société nouvelle dont il ne connaissait peut-être ni les statuts, ni le but.

De quel côté ont été les rieurs? Du côté du *Cocodès*. Quelle réjouissance dans la rédaction du journal! Quel triomphe!...

Tout le monde veut goûter de l'article. Si c'était dans la conviction du journal que cette Société fût mauvaise, il a bien fait de l'attaquer; mais telle n'était pas sa conviction; il a cherché des mots à effet, dénaturé assez maladroitement des noms, fait ressortir des personnalités, écrit sans connaissance.

Le journal attaqué par la Société soutient-il noblement sa cause? A-t-il le courage de son opinion?

Allons donc; ces écrivassiers, au numéro suivant, pleurent, accusent des êtres fantastiques, demandent pardon comme un gamin que l'on surprend volant dans un bazar.

Voilà le courage de ces hommes d'élite!

Quels sont donc ces anges, ces archanges, ces hommes si purs qui attaquent à outrance les vices des autres? Ce sont probablement des personnages très-honnêtes, très-courageux, très-distingués, n'ayant fait tort à personne, ne connaissant l'orgie que de nom,

jouissant d'une réputation à l'épreuve de tout examen. Mais d'où vient que ces Don-Quichotes au petit-pied sont si bien initiés à tous les genres de vices, à toutes les turpitudes, à toutes les orgies, à toutes les dégradations humaines? Serait-ce en fréquentant la bonne société?

Hommes timides, lazzaroni littéraires, qui frappez dans l'ombre, déchirez vos masques, montrez-vous au grand jour. Pourquoi cette timidité si vous êtes si vertueux? Pourquoi cette lâcheté si votre conscience est si immaculée? Vous aurez pour vous soutenir, si la raison est de votre côté, tous les honnêtes gens. Ils détestent le vice autant que vous.

Peut-être même plus que vous.—Mais ils ne veulent pas pour soutien de la vertu des ombres au style de bas étage, aux expressions ordurières, ressemblant plutôt à des revenants décharnés qu'à de véritables défenseurs du bien.

Mais disons-le vite, nous ne serons pas de sitôt écoutés; le bon sens est trop sévère, la calomnie satisfait trop les passions et les haines; les rieurs aiment mieux la trivialité que l'élégance ou l'honnêteté; les désœuvrés le scandale que le sérieux; la péroraison de *Gnaffron*: O le fou! qu'un article raisonné!

Deux fléaux, cette année, ont envahi le midi de la France: le choléra et la guignolomanie (ou mauvais goût littéraire); il faut attendre que l'hiver vienne purifier l'air et qu'un coup de vent heureux nous débarrasse de ces miasmes.

L'ERMITE ***

2 octobre 1865.

Bigarrures.

** Nous avons fait erreur en disant que les maçons de la *Tour-Pitrat* s'étaient mis en grève; ils nous apprennent eux-mêmes qu'étant entrés dans un cabaret, ils s'y étaient endormis.

** Ils nous font part en même temps des songes agréables qui leur étaient survenus. Ils rêvaient que ce journal avait un succès immense; que 30,000 gamins se disputaient les numéros, etc. Malheureusement ils se sont réveillés.

Que ne peut-on rêver toujours!

** Nous dirons, au risque de lui faire une réclame, que le dernier numéro de la *Tour-Pitrat* est bien supérieur aux précédents. Nous avons ri de bon cœur de son article sur *le Père Coquard*. Voilà comme nous entendons la plaisanterie. Il y a loin de cet article spirituel aux ordures de *Gnaffron* et aux personnalités de *Guignol*. Nous félicitons M. Déchant qui est pour nous une vieille connaissance.

** On lit dans *le Toqué* (numéro 3), sous la signature de *marquis de la Toquade*: « Une autre voix a fait appel à l'intelligence provinciale, cette voix est celle de *Gnaffron* journaliste; nous n'approuvons pas, il est vrai, son langage suranné, mais nous lui serrons la main de grand cœur, et nous lui crierons: Ami,

main souvent réduite à mendier! grand esprit à jamais asservi sur sa triste glèbe par quelque sot triomphant! O! qu'il en va différemment pour ceux-ci, — les sots! — pas absolument, — mais à la fois micux avisés et moins scrupuleux, habiles autant qu'infâmes, qui savent puiser dans leur propre fonds, annuellement et journellement, le précieux et puant engrais dont je fais présentement l'article! Gens entendus en affaires terrestres, connaissant leur bas monde, cultivateurs spéciaux, dont la particulière nourriture, adroitement combinée avec la décomposition générale, est l'unique et sûr moyen de profiter ou de parvenir!

Exemples: Cet ambitieux courtisan, commençant à ramper à plat ventre, et à lécher à plate langue pour arriver bientôt à se redresser du haut de sa misérable personnalité d'où il tend alors à d'autres, cheminant après lui, le dessous de sa botte insolente! — Ce cupide parvenu, dissimulant sa soif sacrée de l'or derrière un béat sourire de complaisance et petit à petit, en avare ou en escroc, enfouissant un à un ses millions doucement additionnés, dans les poches-caver-

nes de son crasseux paletot-sac! — Cet hypocrite, faux dévot, saint pour les simples, double démon pour les clairvoyants, allant à la messe gros livre sous le bras et emboitant le pas des processions, long cierge sur le poignet, — dont, en d'autres lieux, le livre de caisse mériterait les galères, et dont la chandelle nocturne n'est qu'une impure flamme de l'enfer! — Ce diffamateur jaloux ou intéressé, de qui les méchantes paroles ou les mauvais écrits se propagent ou s'impriment, en secret, en anonyme, à telle enseigne et à telle fin qu'au jour de la chute ou de la catastrophe, il jette le masque et s'empare alors hardiment de la place ou de la part convoitée! — Ce fat soudainement pris de la folie de la croix-d'honneur, et qui gratte et se cramponne contre un tas de fumier, pour se hucher au sommet sur ses ergots et y figurer, avec son bout de ruban à la boutonnière, tout comme le coq à crête rouge, bec tendu, chaque matin du côté où se lève le soleil! — Ce....

Mais à quoi bon tenter de les tous énumérer ces heureux producteurs-consommateurs de l'engrais humain? Est-ce

possible? serait-ce permis? — Suffisamment, chacun sent où en fermentent les principaux dépôts... Et bassesse, lâcheté, astuce, intrigue, mensonge, trahison, tous les ingrédients du vice, tous les éléments de la haine, n'ont-ils pas très-évidemment, et comme à découvert, leur trou noir, — leur trou de fumier, — au centre de certaines natures, à merveille favorisées et prospérantes, — et qu'il serait maintenant, pour le moins, inutile de désigner? Ah! gardons-le bien ce beau silence du mépris qui est le secret des forts! — Quant à moi, qui ai déjà fait plus de trente de ces lieues qu'on appelle des années le long des routes de ce monde, en en longcant philosophiquement les bords, que souvent ma roue s'est heurtée aux bornes stupides, et combien de fois aussi n'a-t-elle pas roulé sourdement embourbée et sans que j'en aie rien dit, au milieu des cœurs morts et des âmes pourries!

« les toqués soutiendront la lutte par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. » A bon entendeur salut : *asinus, asinum fricat*.

*. Le Toqué se borne à trouver suranné le langage de *Gnafron*. Mais est-ce que cette enfilade de mots grossiers a jamais été un langage ?

Nouvelles à la main.

On sait que quelques-uns de nos artistes les mieux aimés des Célestins, commettent parfois de petits vau-devilles en un acte.

L'autre jour on représentait une pièce de M. D'H....

— Regarde, dit L.... à son camarade, comme on bâille !

Le lendemain, on jouait une œuvre de notre joyeux comique.

— Vois-donc, fit D'H...., voici à l'orchestre, un spectateur qui bâille.

— Ça ? répondit L...., c'est un monsieur d'hier.

Deux amis qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, se rencontrent par hasard.

— Comment te portes-tu ? dit l'un d'eux.

— Pas trop bien, répond l'autre ; je me suis marié depuis que je ne t'ai vu.

Tant mieux.

— Pas tout-à-fait ; car j'ai épousé une méchante femme.

— Tant pis !

— Pas trop tant pis ; car sa dot était de cinquante mille francs.

— Eh bien ! tant mieux ! cela console...

— Pas absolument ; car j'ai employé cette somme en moutons qui sont tous morts de maladie.

— Ah ! tant pis ! cela est en vérité bien fâcheux.

— Pas si fâcheux ; car la vente de leurs peaux m'a rapporté plus qu'ils ne m'avaient coûté.

— En ce cas, tant mieux ! te voilà indemnisé.

— Pas tout-à-fait : ma maison, où j'avais déposé mon argent, vient d'être consumée par les flammes.

— Oh ! ... tant pis ! voilà un bien grand malheur !

— Pas si grand que tu te l'imagines ; car ma femme et ma maison ont brûlé ensemble, et ma maison était assurée.

Un de nos jeunes cocodès croit que la vie est destinée à se passer entre le boudoir d'une cocotte à la mode et une table de jeu ; peut-être même, sacrifierait-il, sans hésiter, les charmes de la mieux maquillée de nos biches, aux séductions de la dame de pique.

On vient lui dire que le dépositaire des débris de sa fortune, vient de s'enfuir en lui emportant cinquante mille francs.

Que croyez-vous qu'il a répondu ?

— C'est toujours ça que je ne perdrai pas au baccarat.

On prête au même, une autre réponse qui ne manque pas d'une certaine philosophie.

Notre dissipateur possédait une tante, dont l'héritage promis et attendu devait le remettre sur un bon pied dans le monde des petites dames sensibles aux fascinations de l'or et des billets de mille.

Malheureusement la tante était dévote et trouvait que le neveu avait pris le train express, pour le pays des flammes éternelles.

Tout dernièrement, il reçoit la visite d'un personnage de noir habillé et voici la conversation :

— Monsieur, j'ai la douleur de vous annoncer que madame votre tante est morte hier.

— J'avais toujours dit qu'elle finirait comme ça.

— Elle laisse sa fortune aux hôpitaux.

— C'est le meilleur moyen pour que j'en aie un jour ma part.

X...

La mère Ravajol à Lyon.

Une paysanne de la Dombes qui n'était jamais sortie de son village, la mère Ravajol, cédait, dans les premiers jours de ce mois, à la tentation de venir à Lyon voir l'un de ses *fieux*, comme elle les appelle. Celui-ci crut devoir promener la brave campagnarde et lui faire voir les curiosités de la ville.

Jeudi dernier, il la mena au Musée, et à l'entrée même nous avons été témoins d'une scène assez plaisante.

La mère Ravajol est interpellée tout d'abord de laisser son parapluie, elle s'arrête et répond :

— C'est celui de ma fille.

— N'importe, donnez-le toujours, répond le préposé.

— Que je vous le donne ! eh ! bien merci, vous n'êtes pas géné.

— Vous ne pouvez pas entrer avec.

— A cause donc ! si c'était l'estampe que je viens de voir sur la place Bellecour, je ne dis pas, elle tiendrait trop de place, mais je tiens mon parapluie à la main, qu'est-ce qui l'empêcherait d'entrer ?

— Le règlement.

— Il est donc bien bas de plafond le règlement ?

Survient un sergent de ville qui invite la mère Ravajol à se conformer à l'ordre.

— Eh bien c'est bon, le voilà.

— C'est dix centimes.

— Qu'est-ce que c'est que ces dix centimes ?

— C'est pour la garde.

— Mais je ne vous prie pas de le garder, au contraire.

Nouvelle intervention du sergent de ville.

— Allons bon, ne pleurez pas, on vous les baillera vos deux sous.

— On paye d'avance.

— Pour ça, non, mon petit. Quand vous auriez l'argent vous ne me rendriez plus rien. Ah dame ! je ne vous connais pas, pourquoi que j'aurais plus de confiance en vous que vous n'en avez en moi.

Pour la troisième fois le sergent interpose son autorité ; il commençait à se fâcher, car ce dialogue avait attiré une galerie passablement nombreuse qui riait aux éclats, et la paysanne se trouvait encouragée par ces rires.

— Quel drôle de pays, dit-elle d'assez mauvaise humeur, en remettant ses dix centimes.

— Voici votre n^o, lui dit le gardien, croyant en finir, mais il comptait sans la loquacité de l'entêtée paysanne.

— Voilà que je tire au sort à mon âge ?

— Non, mais c'est pour que je puisse reconnaître votre parapluie.

— Je le reconnaitrai moi, répond l'interminable discoureuse ; mais ne liez donc pas si fort, ça coupe la soie.

Enfin elle se détermine à entrer.

Toute cette scène s'était passée en l'absence de son *fieu* qui, retardé pour quelques instants, arriva tout essoufflé, ne se doutant pas de la cause de l'hilarité qui régnait en ce moment.

Nous pourrions vous raconter plus tard les réflexions de la mère Ravajol à la vue de tant d'objets nouveaux pour elle, réflexions faites à haute voix pour la plus grande jubilation des visiteurs.

JULES D...

Nous avons promis à ceux qui achèteraient ce numéro, qu'ils recevraient en même temps une bouteille, et nous leur tenons parole ; notre munificence serait incomplète si nous n'y joignons un verre ; nous le donnerons avec notre prochain numéro, toujours sans augmentation de prix.

Bouteille,
Merveille
De mon cœur,
Ta liqueur
Vermeille
Me séduit,
M'enchaîne,
M'entraîne,
Agrandit
Mon esprit,
L'enflamme
Et produit
Sur mon âme
Le bien le plus doux !

Au bruit de tes glouglous
Quelle âme ne serait ravie ?
Tu sais nous faire supporter
Les plus noirs chagrins de la vie,
Et des tourments (plus affreux) de l'envie
Par des chemins de fleurs tu sais nous écarter
Loin de toi qui pourrait encore trouver des charmes ?
A tes coups séduisants qui pourrait résister,
Quand le puissant Amour à tes pieds met ses armes,
Pour accroître sa force et mieux blesser après
Les cœurs indifférents qui bravent ses succès
Et les heureux effets que produit ton génie ?....
Mais combien de mortels ont chanté mieux que moi,
Mieux que moi, célébré ta puissance infinie,
Et fait de te chérir leur souveraine loi !
Piron, Collé, Panard, Vadé, Favart, Sedaine,
En adorant ton culte, ont illustré la scène,
Et nous ont tous appris à n'oublier jamais
Que le feu des plaisirs circule dans nos âmes ;
Besoin d'aimer, d'éteindre douces flammes,
Sont les moins grands de tes bienfaits.

THÉÂTRES.

Grand-Théâtre Impérial.

Bien que quelques-uns de nos correspondants nous aient reproché, en matière de théâtre, une mansuétude qu'ils seraient tentés de qualifier de coupable, nous ne nous en départirons jamais. — Derrière l'artiste nous voyons l'homme, et le devoir de la critique est de dire seulement la vérité à l'un, en respectant l'honorabilité de l'autre.

La quinzaine dramatique a été féconde et nous avons enregistré une série de brillantes représentations.

C'est d'abord le trop court passage de M. Villaret sur notre scène lyrique. — Le jeune mais déjà remarquable artiste n'a pu paraître que dans *Guillaume-Tell*, *les Huguenots*, *la Juive*, mais ces trois représentations ont été autant de succès de bon aloi, de triomphes indiscutables.

Merci donc à la direction d'avoir ainsi, dans l'intérêt de nos plaisirs, remédié à la regrettable lacune qu'aurait créée dans la marche du répertoire, l'indisposition de M. Dulaurens. — Heureusement notre ténor habituel n'est pas resté longtemps éloigné du théâtre, et mercredi dernier, dans *le Trouvère*, M. Dulaurens a pu voir que le séjour de Villaret à Lyon ne lui avait rien fait perdre auprès du public de l'estime et de la sympathie dont on l'a toujours entouré.

La reprise de *Faust* ne s'est pas accomplie dans de très-heureuses conditions. — M. Miral avait à lutter, dans le personnage de *Faust*, contre le souvenir de l'artiste qui a créé ce rôle à Lyon ; la comparaison n'a pas été à son avantage, mais nous avons la conviction



que lorsque notre ténor léger se sera un peu plus familiarisé avec son nouvel emploi, il n'aura pas de peine à se faire à son tour adopter par le public. — Il est facile de reconnaître dans ce chanteur des qualités sérieuses que l'étude développera.

En ce qui concerne M^{me} Gasc et surtout M. Périé, nous n'avons que des éloges à donner.

Les débuts sont terminés et notre troupe lyrique est au grand complet; il ne reste à remplacer que M. Holtzem, qu'une sévérité peut-être trop grande a fait rejeter et vis-à-vis duquel le public semble prendre à tâche de se montrer bienveillant.

Lalla-Roukh est à l'étude et sous peu de jours on espère pouvoir nous convier à la première représentation.

Théâtre des Célestins.

Notre théâtre de genre se pique d'activité; il le faut bien puisque nous y avons vu réinstaller une habitude chère à la population lyonnaise; — nous voulons parler des représentations à bénéfice tous les dix jours, avec renouvellement complet de l'affiche. — Drame, comédies et vaudevilles vont maintenant défiler à tour de rôle, et les vieux habitués des Célestins pourront, désormais, comme autrefois, être sûrs d'avance du jour où ils pourront trouver un spectacle à leur convenance.

Le succès que nous prédisions à *Lucrece Borgia* et au nom de Victor Hugo, n'a pas été démenti par l'événement.

Avec ce drame aux fières allures, aux émotions fortes et puissantes, où la passion bouillonne, nous voilà bien loin des pièces à maillots où l'ineptie le dispute au scandale. — Espérons que le jour n'est pas loin où il ne sera pas nécessaire d'affriander la foule à l'aide d'exhibitions, d'intrigues ou de situations que la morale et le bon sens réprouvent, et que nous touchons à l'heure où le public désillusionné de la *belle Hélène*, et autres œuvres de la même force, exigera qu'on le ramène à cette mâle littérature, pour laquelle nos pères s'enthousiasmaient.

M. Emile de Girardin n'a pas eu, à Lyon plus qu'à Paris, la chance d'entrer dans la pléiade des auteurs dramatiques dont le nom est synonyme de triomphe. — Décidément, M. Sarcey avait raison, et dès à présent, on peut renvoyer M. de Girardin à ses fameux alinéas.

Le drame des *Deux Sœurs* était représenté à l'occasion du bénéfice de M. Laty; la salle était comble, autant, au moins nous le croyons, pour rendre hommage au bénéficiaire dont le talent consciencieux mérite de sincères éloges, que pour confirmer ou casser, si besoin était, l'arrêt que le public et le journalisme de Paris ont porté sur l'œuvre du rédacteur en chef de la *Presse*.

Hélas! il est plus facile d'écrire sur la politique et l'économie sociale, de régenter les peuples et les rois, d'avoir en matière de gouvernement des idées neuves et hardies, que de chausser le cothurne tragique. M. de Girardin doit le savoir à cette heure. — Les amis et les admirateurs de son talent peuvent se consoler en disant que c'est là l'erreur d'un homme de génie; soit, mais à la condition de ne pas y revenir.

MAURIS.

Lyon, le 6 octobre 1865.

Mon cher Coquard,

Puisque notre première scène d'opéra a maintenant l'honneur d'être le *Grand-Théâtre Impérial* et que, par conséquent, noblesse oblige, il y a lieu de renouveler un vœu souvent émis et toujours repoussé.

Je demande donc, au nom de tous les dilettantes lyonnais et de la dignité de l'art musical, que l'opéra de *Guillaume-Tell*, trop longtemps mutilé, nous soit rendu avec son véritable qua-

trième acte, c'est-à-dire avec son dénouement; je demande, enfin, à M. Delestang la représentation du chef-d'œuvre Rossinien telle qu'elle existe à l'Académie impériale de musique, aux traditions de laquelle le *Grand-Théâtre Impérial* doit se soumettre le premier.

J'espère, cher ami Coquard, que vous voudrez bien donner à cette lettre une petite place dans votre journal que je sais très-dévoué à toutes les questions artistiques qui intéressent notre bonne ville de Lyon.

Salut amical et poignée de main,

Francisque V...

Abonné au *Grand-Théâtre Impérial*.

La solution du problème de M. Remard, dans le dernier numéro, est facile; elle ne demande que du temps et huit opérations successives dont nous croyons inutile de tracer le tableau. Il faut arriver à ce que A n'ait plus que 7 litres, et B 1 litre, parce qu'en prenant 3 litres dans A et les mettant dans B, il y a partout 4 litres. La difficulté consiste seule dans l'emploi des mesures contenant chacune un nombre impair et qu'il faut alterner.

Solution du deuxième problème proposé par M. Gud... dans le numéro 3.

Une erreur typographique (*une coquille*) nous fait dire autre chose que ce que nous voulions dire.

Nous avions écrit *sans* formule algébrique et sans tâtonnement. On a imprimé *sous* formule algébrique, etc., etc.

Voici la solution que nous avions demandée et la loi générale indiquée.

Loi générale : La différence de 2 carrés successifs est toujours égale à la somme des 2 racines de ces mêmes carrés.

Dans le problème, nous connaissons la différence des 2 carrés. Elle est composée de 24 et 13, nombres qui nous sont indiqués par la donnée du problème. Or, $24 + 13 = 37$.

Le nombre 37 étant, d'après la loi générale, la somme de deux racines successives, nous ne pouvons avoir pour partage que 18 et 19.

19^2 était donc le premier carré tenté, celui pour lequel il a manqué 24 oignons.

Solution : $19 \times 19 = 361 - 24 = 337$.

18^2 est le deuxième carré, celui pour lequel il est resté 13 oignons.

Solution : $18 \times 18 = 324 + 13 = 337$.

La formule algébrique serait celle-ci :

$$A^2 - 24 = X \text{ ou } (A-1)^2 + 13 = X$$

Suit l'opération.

$$A^2 - 2A + 1 + 13 = X$$

Supprimant les opérations de détail

$$\text{On a : } -2A = -38$$

$$+2A = +38$$

$$\text{D'où : } A = \frac{38}{2} = 19$$

$$19^2 - 24 = X \text{ ou } 337$$

$$(19-1)^2 + 13 = X \text{ ou } 337.$$

Problème proposé par Rominagrobis.

Un homme est entré successivement dans trois cercles, il a joué dans chacun, et a doublé l'argent qu'il avait apporté, mais en sortant du premier, il a dépensé 8 fr.; en sortant du second, il a dépensé 7 fr. 50; en sortant du troisième, il a dépensé 5 fr., et il ne lui est rien resté.

On demande combien il avait d'argent lorsqu'il est entré dans le premier cercle?

Carré magique proposé par M. Reignier.

Poser les neuf premiers nombres (1 à 9) dans neuf cases formant un carré parfait, de manière à ce que chaque rang de ce carré présente toujours la même somme dans toutes ses colonnes. Indiquer les chiffres de chaque rang et le total.

Correspondance.

Voir l'avis du n° 2. — Nous ajoutons : Ecrire en toutes lettres, très-lisiblement les noms, souligner, lorsque ce sera le nom réel, donner l'adresse si on désire des éclaircissements ou faire insérer des articles.

— M. A. C. — Démonstration inexacte; 8 opérations, les mesures B. et C. toujours complètes. — Offre acceptée. — Fait droit à l'observation de numéroté.

— Astier. — Oubli sans doute. — Autant de lettres que d'objets.

— Battandur. — Problème résolu. — On examinera les vôtres.

— Boutier; Cousin d'Archimède; Nibla; Selut et Un homme de couleur. — Reçu.

— Burdellinger. — Voyez la solution.

— Chalet. — Trop connu; il faut facile et inédit.

— Cherchepeu. — Nom justifié.

— Chicot. — Cela veut dire *reste de dents*; nous ne répondons à l'avenir qu'aux lettres sérieuses; démonstration du premier problème inexacte.

— Coquetard. — Reçu: envoyez, on verra.

— Damiron. — Remis à Sparafucile.

— Devigne (Al.) — Accepté, et passera après examen.

— Deville. — Nous vous remercions; définition exacte du problème Remard; observations très-justes, mais il faut le temps : *Roma non in una die condita fuit*.

— Dodolphe. — Sans solution connue, pas de problème.

— Ecumoir. — Deviné.

— Guignolet. — Avez raison.

— Ginot, François. — Toujours les 7 œufs.

— Jacinthe Durosier. — Avez oublié loi du carré, hauteur égale à largeur.

— J. B. — Démonstrations inexactes.

— Kicephace. — Non parvenue.

— Lednorb. — Transmis à Arthur Desciseaux; problème Remard deviné.

— Médium. — L'écriture sainte dit : « Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur repentant que pour dix justes. » — Nous vous remercions donc sincèrement; solution exacte du problème Remard.

— Nader. — Solutions exactes; on examinera Pierre et Paul; celui des sept œufs déjà refusé; nous voulons *faciles* et *peu connus*.

— On Meiron de la Teu. — Non deviné; mais ce qui vaut mieux : votre salut sympathique; vous comprenez.

— Pamur. — Reçu; peu de vers; règle générale des journaux, par des raisons dont ils peuvent seuls être juges.

— Panord. — (C. de Brosses). — Explication trop brève; nous sommes peu mathématiciens, nous préférons vous féliciter sur le choix de votre devise; ces mots sont à graver sur l'airain, mieux encore, dans le cœur de chacun.

— Prospérité. — Sera fait comme vous désirez.

— Reignier. — Carré magique accepté; problème à examiner.

— Rominagrobis. — Problème accepté; ne craignez-vous pas que votre nom n'arrête les souris sur les lèvres de vos lecteurs.

— Suiram. — Problèmes devinés; liards et centimes ent toujours eu même valeur.

— Tribord. — A vous comme à Médium; Eve ne remplit pas les conditions. Quoique née d'Adam, selon la bible, elle n'est pas sa fille.

— Un Marteau. — Problème Remard deviné, non celui de Gud...

— J. aspirant ingénieur. — On examinera, nous en avons déjà plus de vingt.

— J. A. — Premier problème résolu, non le second.

— Joseph C. — Reçu.

— K. (Nous supprimons le reste). — Problème Gud. résolu.

— Nescio. — On verra, car vos vers sont bons; la difficulté est que les lecteurs se divisent en deux catégories : la première fait des vers et chacun lit les siens; la seconde n'en lit aucun. Nous n'adressons le journal à personne et ne recevons point d'abonnement.

— Ninot. — L'article *pain sec*, signé Kinn, n'aurait d'attrait que si c'était une personnalité, et en ce cas, nous n'en voulons aucune qui puisse froisser.

— Silva. — Reçu; on examinera.

— Tirejus. — On examinera.

— Bouclalyre. — Résolu, problème Remard.

— Bois le jus rouge. — Résolu les deux problèmes.

— Poly-Nome. — Résolu, problème Gud. — L'algèbre ne s'applique pas aux mots; vous avez fait vous-même justice.

— Vent en panne. — Oubli d'envoyer la solution de l'origine proposée.

— Nescio. — Le sonnet a des règles que vous avez omises; il y a des vers faux. — Toutefois, on trouve du sentiment et de la grâce; travaillez et vous pourrez arriver. Le législateur du Parnasse a dit : *Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème*.

Le Secrétaire de la Rédaction,

ERASTE.

Le Propriétaire-Gérant, FRANÇOIS DURET.